

Les femmes ont la robe de deuil de la Tsernagora, mais de temps en temps s'épanouit dans leur troupe noire une grande fille vêtue d'une lourde robe de lin blanc brodée de laine foncée, qui s'évase par le bas et se dandine comme une cloche. Certaines marchent sur la route, de ce pas rapide des gens d'ici, portant sur les épaules et derrière le cou un jeune veau, comme le Bon Pasteur porte son agneau. D'autres ont sur l'épaule ou sur la tête un berceau de bois à archets, d'une menuiserie compliquée et ornée de sculptures, dans lequel sommeille un bébé maintenu par des sangles de tapisserie et couvert de médailles pieuses. C'est leur manière de porter leur enfant, pendant des lieues, et l'on croirait à les voir marcher que cet édifice ne pèse rien.

Cette migration paysanne, que nous retrouverons tant de fois sur les routes, entraîne avec elle des troupeaux de bœufs, de chèvres et de gros moutons mérinos, des ânes chargés de bois, des mulets ployant sous des sacs de farine ou sous des couffes de laine remplies de neige durcie et qui pissent sous la chaleur, dans la poussière du chemin.

Longtemps, nous croisons la foule nomade. Les groupes deviennent plus rares à mesure que nous nous élevons dans la vallée de la Moratcha. La rivière s'écoule au fond d'une ravine, entre des murailles de poudingue créusées en balcon par les eaux. Nous la quittons pour gravir la pente du Konovi, dans un décor montagneux d'un romantisme outré, un Gustave Doré pour l'*Enfer* de Dante. Cela nous mène à douze cents mètres, au milieu d'une solitude affreuse, sur un chemin qu'affleure la roche, de telle sorte qu'on semble parfois monter un escalier aux marches inégales.

C'est au milieu de ce désert pierreux, sans trace de vie humaine, que nous avons trouvé, au tournant du chemin, un monsieur très élégant, en complet clair,